

# Représentations sociales de l'espace et histoire urbaine : les quartiers d'une grande ville française, Lyon au XIX<sup>e</sup> siècle

PIERRE-YVES SAUNIER\*

*Derrière la ville des pierres, il y a celle des représentations sociales, inscrite non plus sur le sol mais dans les esprits. Les historiens de l'urbain sont habitués à la description de la première, et ont tendance à la privilégier comme seule « réelle ». Il est vrai que l'accès à l'autre ville, la ville « double », est difficile malgré une apparence aisée. On se propose ici de tenter une miniature de la géographie morale d'une grande ville française, Lyon, afin de comprendre et de montrer comment cette « dimension cachée » a des influences « réelles » sur la ville des pierres tout autant qu'elle en subit des effets.*

*Behind the city of stone lies the social representation of the city, carved in the mind rather than on the ground. Urban historians are accustomed to describing the former and tend to consider it the "real" city. Access to the other city, the "shadow city", is in fact difficult, despite the apparent ease of such an effort. The author attempts to present a small portrait of the moral geography of a large French city, Lyon, to demonstrate how this hidden dimension is just as "real" as the city of stone.*

SI AUJOURD'HUI ON demande aux habitants de Lyon de citer des « quartiers » de leur ville, avec tout ce que ce terme contient de connotations positives dans le langage urbain de nos jours, les noms de la Croix-Rousse et de La Guillotière leur viennent très vite sur les lèvres. Réunis sous les mêmes connotations de convivialité, d'entre-soi et de chaleur humaine, également qualifiés de villages urbains, ces deux espaces de la métropole rhodanienne sont pourtant différents par les couleurs qu'on leur prête. La Croix-Rousse, quartier des tisseurs au XIX<sup>e</sup> siècle, est parée des feux du folklore lyonnais et marquée des sceaux du pittoresque. La Guillotière, où la ville s'étendit durant le même XIX<sup>e</sup> siècle en y mêlant habitations et industries, reste un espace autre, qui reçoit le qualificatif de popu-

\* Pierre-Yves Saunier est historien au Laboratoire de Géographie Rhodanienne, Centre national de la recherche scientifique (CNRS), à Lyon, France.

leux plutôt que de populaire. À l'évidence, on a affaire à des « régions morales » bien différentes<sup>1</sup>. Il en est d'autres, de même taille ou plus petites, parfois emboîtées les unes dans les autres. L'historien retrouve facilement la trace de ces régions morales à travers les multiples sources où sont décrites la ville et sa société, des guides touristiques aux rapports policiers. La question qui se pose est alors celle de l'usage qu'il peut faire de ces complexes imaginaires, de ces ensembles de signes, valeurs et qualifications qui sont attachés à un espace et à la population qu'il porte. En corollaire, on peut aussi se demander comment identifier ces ensembles.

Il ne s'agit pas de se borner à enregistrer des réputations en les considérant comme des reflets exacts de ces espaces et de leur vie, que nos sources auraient enregistré. Le propos n'est pas de substituer à une vérité quantitative des espaces et des lieux une vérité qualitative « plus vraie » qui serait issue de la retranscription des images de ces espaces et de ces lieux. Autre possibilité, celle qui consisterait à ne traiter les témoignages, descriptions et discours sur la ville et ses parties que comme des apports descriptifs, à juger sous l'angle de leur « véracité ». Qu'ils corroborent les autres données, les autres sources, et ils sont alors recevables pour appuyer une démonstration, forcer un trait. Qu'ils en divergent, et on les oublie en les classant dans la catégorie des sources peu fiables, obscurcies par l'esprit de parti, de classe ou de localité, biaisées par l'incompétence, l'absence d'observation ou les carences de l'enquête.

Or, s'intéresser aux représentations d'un objet, aux conditions de son appréhension, c'est justement donner de l'importance à ces biais, à ces carences<sup>2</sup>, et en finir avec cette utilisation superficielle d'une littérature dite pittoresque. Louis Chevalier en particulier sut faire preuve d'une grande sensibilité à la fois aux sources littéraires et aux couleurs des quartiers. Nonobstant quelques remarques sur sa conception du témoignage littéraire et sur son utilisation des oeuvres de fiction en général, il y a là une piste qui n'a guère été explorée. Pour l'historien, s'intéresser à l'imaginaire d'un quartier, à sa place dans le paysage symbolique de la ville consiste trop souvent à amasser quelques citations, généralement choisies selon une certaine idée, parfois anachronique, de la couleur de ce quartier (quartier chic, quartier chaud, quartier populaire, par exemple). Ces notations sont par la suite utilisées pour illustrer plaisamment un exposé où le quartier est décrit en termes d'activités économiques ou d'occupations professionnelles. La logique de tels procédés place l'étude de l'image des quartiers dans une

1 Sur l'usage de la notion de « région morale », on peut se reporter au texte fondateur de Robert Park, « The City: Suggestions for the Investigation on Human Behavior in Urban Environment », *American Journal of Sociology*, vol. 20, 1916. Plus récemment, voir en particulier Elsa Barkley-Brown et Gregg Kimball, « Mapping the Terrain of Black Richmond », *Journal of Urban History*, vol. 21, n° 3, mars 1995.

2 Roger Chartier, « Le monde comme représentation », *Annales ESC*, novembre-décembre 1989.

perspective quasi-hippocratique où chaque quartier aurait son naturel traduit en termes de caractère, voire de traits physiques. Sans préjuger de l'existence ou de l'absence de telles caractéristiques, on peut penser qu'il y a plus à glaner de l'analyse de la genèse de ces images de quartiers<sup>3</sup>. Ce sont les travaux entrepris à d'autres échelles sur la construction des identités nationales ou régionales qui peuvent montrer ici la voie à suivre<sup>4</sup>. Il convient de prendre au sérieux les représentations sociales ayant cours au sujet des espaces intra-urbains, sans les considérer ni comme purs reflets de la réalité, ni comme productions idéologiques destinées à manipuler les dominés, mais comme des faits sociaux qui doivent répondre au questionnaire historique sur leur apparition, leur constitution, leur usage.

Ces discours sur les quartiers urbains permettent en fait d'avoir accès à un ensemble de propos dont le sujet même dépasse la matérialité de la ville. Mais il n'y a pas là qu'une simple métaphorisation. Solidifiés en véritables représentations sociales, collectives, intériorisées par les individus grâce à leurs diffusions dans les textes les plus variés, mais aussi grâce à leurs effets sur les pratiques (politique d'aménagement, de sauvegarde du patrimoine), les valeurs et normes portées par le discours sur les espaces sont aussi destinées à tenter de gérer l'évolution des sociétés, à promouvoir un message. Que peut faire l'historien de ces qualités? Revenons d'abord sur les usages de la notion de représentation sociale et son application à l'espace avant d'y répondre.

Tout d'abord, il faut bien préciser que parler de représentations sociales n'est pas simplement tenter de trouver un nouvel habillage au terme de mentalités dont le flou et l'indétermination ont amené la critique<sup>5</sup>. La précision est nécessaire car il existe en France une situation qui est différente du contexte américain où, avec ses institutions et ses revues, l'histoire des représentations semble être un ensemble cohérent. Dans l'hexagone, en dehors des tentatives rigoureuses et divergentes menées sous l'égide d'his-

3 Comme l'avait esquissé Gérard Jacquemet, « Belleville dans la littérature au XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle », *Études de la Région Parisienne*, avril et mai 1969.

4 Outre les travaux de Catherine Bertho sur la Bretagne (notamment « L'invention de la Bretagne, genèse sociale d'un stéréotype », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 35, novembre 1980), on peut citer ici les ouvrages de Julio Caro-Baroja, *Le mythe du caractère national et son élaboration pour l'Espagne*, Lyon, Federops, 1975; Edmond-Marc Lipianski, *L'âme française ou le national-libéralisme*, Paris, Anthropos, 1979; Robert Colls et Philipp Dodd, éd., *Englishness: Politics and Culture 1880-1920*, Dover, Croom Helm, 1986; et le remarquable ouvrage de Simon Schama, *The Embarrassment of Riches*, New-York, Albert Knopf, 1987. Une des questions corollaires à cette « importation » est celle de la légitimité d'appliquer une problématique de « communautés imaginées » souvent appliquée aux nations et aux régions, à des échelles comme la ville ou le quartier qui sont plus souvent appréhendées en terme d'« expérience partagée ». Il me semble que les diverses ruptures qui partagent la ville du XIX<sup>e</sup> siècle (espace-temps, espace social), ainsi que les efforts d'ingénierie sociale qu'on y voit déployés pour « prouver » la communauté et le lien social, justifient cette importation.

5 Pour une réflexion stimulante, voir Geoffrey Lloyd, *La fin des mentalités*, Paris, La Découverte, 1994.

toriens comme Roger Chartier, Alain Boureau ou Alain Corbin<sup>6</sup>, l'usage de l'étiquette histoire des représentations est devenu la nouvelle « tarte à la crème » de l'historiographie française, enveloppant les mêmes vieux produits dans des emballages aux couleurs neuves. Ce que le concept peut avoir d'intéressant est alors dissous dans le magma gluant de la psychologie collective ou brandi pour réclamer la reconnaissance d'une nouvelle école, celle d'une histoire des représentations qui se rangerait ainsi à côté de l'histoire des cultures, des techniques, des genres, des âges, de la carotte et de la petite cuillère. Perspectives passionnantes. Si, hélas, le terme de représentation est trop souvent employé comme simple label et qu'il est devenu aujourd'hui du dernier chic historiographique de le placer dans un sous-titre d'ouvrage ou dans un intitulé d'atelier de colloque, il n'y a là qu'une raison supplémentaire de rappeler qu'il s'agit d'une notion précise, qui traduit une posture scientifique et implique des problématiques particulières. C'est un véritable concept, suggéré par Max Weber, développé au début du siècle par Emile Durkheim et Marcel Mauss, retravaillé par les psychologues sociaux français des années 1960 autour de Serge Moscovici et qu'il est possible d'enrichir par une réflexion sur les concepts d'habitus ou d'ethos employés par Pierre Bourdieu<sup>7</sup>. L'employer, c'est dès lors s'engager à chercher à comprendre comment se construisent, se modifient, s'imposent et se diffusent des systèmes de normes, de critères et de valeurs qui servent tout autant à percevoir et à classer faits et hommes qu'à agir.

Comment donc travailler avec ce concept en l'appliquant à l'espace? Plusieurs voies ont déjà été parcourues en France, qu'elles empruntent explicitement le concept de représentations sociales ou qu'elles suivent une démarche approchante. On n'en énumérera que quelques-unes ici pour tenter de situer l'approche proposée par cet article. En France, on peut citer notamment tout le courant de la géographie des perceptions, qui depuis le début des années 1970 s'est attaché à tenter de restituer les modalités et les contraintes des perceptions de l'espace en réfléchissant sur « l'espace vécu » et « l'espace perçu »<sup>8</sup>. Tout cet ensemble de travaux se préoccupe de souligner la diversité

6 Pour divers points de vue sur l'usage de la notion en histoire, outre l'article de Roger Chartier cité en note 2, voir en particulier Alain Corbin, « “Le vertige des foisonnements”. Esquisse panoramique d'une histoire sans nom », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 39, n° 1, janvier-mars 1993 et « De l'histoire des représentations à l'histoire sans nom », *Politix*, n° 21, 1993; ou encore Alain Boureau, « Propositions pour une histoire restreinte des mentalités », *Annales ESC*, novembre-décembre 1989 et « La compétence inductive. Un modèle d'analyse des représentations rares », dans Bernard Lepetit, dir., *Les formes de l'expérience*, Paris, Albin Michel, 1995.

7 Voir Marcel Mauss, *Oeuvres complètes*, tome II, *Représentations collectives et diversités des civilisations*, Paris, Éditions de Minuit, 1968. Sur le concept de représentation sociale, voir Denise Jodelet, dir., *Les représentations sociales*, Paris, Presses Universitaires de France, 1989; W. Doise et A. Palmonari, dir., *L'étude des représentations sociales*, Neuchâtel, Delachaux et Nestlé, 1986. En ce qui concerne Pierre Bourdieu, qui emploie parfois le terme de « représentations collectives », aucun ouvrage n'est à citer en particulier.

8 Pour une vue d'ensemble, voir Antoine Bailly, *La perception de l'espace urbain : les concepts, les*

des perceptions sociales ou culturelles de l'espace géographique. Une autre approche, plus récente, tente d'interroger cette même diversité, mais confrontée à la perception de l'espace comme catégorie géométrique d'organisation des sociétés. Le travail de Marie-Vic Ozouf-Marignier sur le découpage révolutionnaire de la France en départements<sup>9</sup> fut pionnier dans cette voie, poursuivie aujourd'hui à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales sous les auspices conjoints de Bernard Lepetit, Daniel Nordman et Marie-Vic Ozouf-Marignier<sup>10</sup>. D'autre part, on sait que l'aménagement symbolique de l'espace est un des outils essentiels des États pour légitimer ou naturaliser leur pouvoir, et Jérôme Monnet vient de le rappeler dans un livre dense sur le centre-ville de Mexico<sup>11</sup>. D'autres travaux avaient eux aussi montré ce jeu du ou des pouvoirs sur la manipulation volontaire de l'espace urbain, notamment ceux de Paul Claval ou de Gérard Labrot<sup>12</sup>. À ces voies possibles, cet article propose d'en ajouter encore une, soucieuse des procédures immatérielles de jeu symbolique sur l'espace, des modes de constitution et de diffusion des représentations sociales ayant cours sur les formations socio-spatiales, et des luttes pour définir la représentation sociale dominante et par voie de conséquence les structures de compréhension et d'action sur le monde. Toutes ensemble, elles participent d'un projet cohérent d'histoire sociale de l'espace qu'il semble utile de mener tant nos modes de pensées et nos logiques d'action sont « spatialisées », comme le disait en son temps Henri Lefebvre en montrant comment des concepts dérivés de l'espace structuraient nos systèmes de classement avec par exemple dedans/dehors, haut/bas, droite/gauche, centre/périphérie<sup>13</sup>. En conséquence, pour ne pas être victime des effets de ces outils d'analyse, le philosophe de Nanterre appelait à les démonter pour comprendre les contraintes qu'ils nous posent, et donc mieux les maîtriser. Le programme est toujours d'actualité, et le travail autour de la notion de représentation sociale semble un pas possible vers son accomplissement.

*méthodes, leur utilisation dans la recherche géographique*, Lille, Service de reproduction des thèses de l'Université de Lille III, 1980. Thèse Paris IV. Pour des aperçus plus précis, voir Armand Fremont et al., *Espaces vécus et civilisations*, Paris, CNRS, 1982 et *La région espace vécu*, Paris, Presses Universitaires de France, 1976; Jean-Michel Bertrand, *Pratique de la ville*, Paris, Masson, 1978.

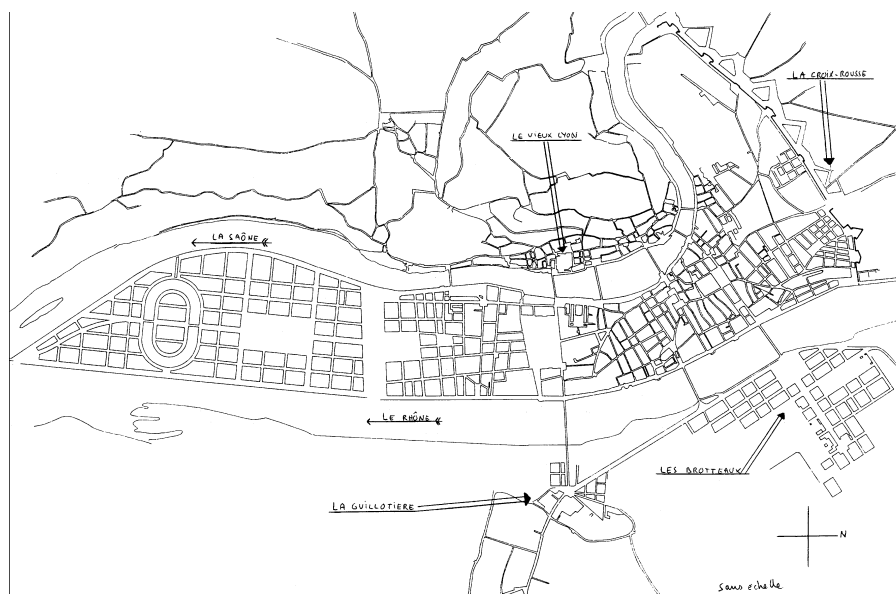
9 Marie-Vic Ozouf-Marignier, *La formation des départements. La représentation du territoire français à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Éditions de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales (EHESS), 1989.

10 Une rencontre franco-italienne, « Pratiques de l'espace et identités sociales », en octobre 1992 est née de cet intérêt collectif, complété à l'EHESS par des séminaires sur l'histoire de la géométrie ou sur la conception de l'espace au Japon (Augustin Berque).

11 Jérôme Monnet, *La ville et son double. Images et usages du centre, la parabole de Mexico*, Paris, Nathan, 1993.

12 Paul Claval, *Espace et pouvoir*, Paris, Presses Universitaires de France, 1978; Gérard Labrot, *L'image de Rome. Une arme pour la Contre-Réforme, 1634-1577*, Seyssel, Champvallon, 1987. Voir aussi le collectif *Rome. L'espace urbain et ses représentations*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 1992.

13 Henri Lefebvre, *La production de l'espace*, Paris, Anthropos, 1986.



**Figure 1 :** Nouveau plan historique et topographique de la Ville de Lyon dressé en 1866 par J. B. Noëllet

C'est ce qu'on va s'efforcer de faire ici à partir de deux cas. Le premier est double et porte sur les quartiers de la Croix-Rousse et de La Guillotière dont j'ai parlé au début de ce texte. Le second est celui du quartier dit du Vieux Lyon, ensemble de maisons Renaissance situé sur la rive droite de la Saône. On aurait pu aussi parcourir d'autres lieux<sup>14</sup>, mais ceux-ci mettent bien en évidence l'intérêt de la démarche proposée ici. Le couple Croix-Rousse/Guillotière, parce qu'il s'agit là de deux quartiers nouvellement intégrés à l'espace politique et physique de la ville au XIX<sup>e</sup> siècle, parce qu'ils ont des caractéristiques socio-économiques différentes, parce que leurs représentations se construisent en parallèle puis en opposition, permettent de saisir les logiques de différenciation qui régissent la formation des représentations sociales d'un espace intra-urbain. Le deuxième, appréhendé comme matrice de la ville parce qu'il constitue son noyau médiéval, est un espace-clé dans le discours sur Lyon dans sa globalité. Chercher à comprendre quelle représentation de cet espace a cours au XIX<sup>e</sup> siècle est donc aussi suivre une véritable lutte de définition qui vise à lui imposer un sens précis, car à travers elle c'est le discours sur la ville entière qu'il s'agit de définir.

14 Voir par exemple Pierre-Yves Saunier, « Haut-lieu et lieu haut : la construction du sens des lieux, Lyon et Fourvière au XIX<sup>e</sup> siècle », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, vol. 40, n° 2, avril-juin 1993.

À travers ces deux cas, l'on peut donc appréhender à la fois les liens entre croissance urbaine et représentations sociales des quartiers, l'aspect dynamique de ces dernières, les circonstances de leurs usages et leur rapport avec la représentation sociale de la ville dans son ensemble.

Commençons avec le couple Guillotière/Croix-Rousse. La divergence des représentations sociales ayant cours au sujet de ces deux anciens faubourgs, réunis à la ville de Lyon en 1852, date de ce même XIX<sup>e</sup> siècle qui les vit perdre leur forme communale en même temps qu'ils prenaient forme urbaine<sup>15</sup>. On peut dater plus précisément cette divergence des années 1850–1860. Jusque là, les deux faubourgs de Lyon avaient en effet été traités de la même façon par tous ceux, administrateurs ou littérateurs, qui s'essayaient à les décrire. Après les premières années du siècle où ils sont tous deux dépeints comme des « faubourgs à guinguettes », lieux de distraction et de fêtes, les insurrections des ouvriers de la soie en 1831 et 1834 viennent leur donner les leurs troubles de l'émeute. Le journaliste orléaniste Monfalcon en 1835<sup>16</sup>, ou les membres de la commission interministérielle de 1849 qui se réunit pour examiner les mesures à prendre face aux troubles qui agitent Lyon, partagent alors cette opinion émise en 1833 par le préfet de Lyon Gasparin : « l'hostilité déclarée des faubourgs a produit cette armée insurgée qui, concentrée de tous les points de la circonférence sur les pentes de la Croix-Rousse, est venue envahir la ville pendant les événements de novembre »<sup>17</sup>. La Croix-Rousse et La Guillotière sont alors conjointes dans cette grande peur des barbares des faubourgs dont John Merriman nous a récemment rendu compte<sup>18</sup>. Une vingtaine d'années plus tard, c'est un langage tout à fait différent que nous tient l'auteur anonyme du *Guide universel de l'étranger à Lyon* :

Il existe à La Guillotière et dans les environs une très grande quantité de fabriques et d'usines en tous genres, qui y attirent toute une population d'ouvriers d'autant plus dangereuse en temps d'émeute qu'elle trouve dans les repris de justice, dans les bohèmes de toutes sortes qui se cachent dans ce faubourg, des hommes qui la poussent et qui l'excitent. Aussi La Guillotière est elle beaucoup plus que la Croix-Rousse — qui ne mérite plus sa réputation — un centre peuplé toujours prêt au désordre<sup>19</sup>.

15 En 1852, en même temps que la mairie de Lyon est supprimée et son administration confiée à un représentant du gouvernement, trois communes voisines sont annexées à Lyon. Voir Pierre-Yves Saunier, « Logiques de l'aggrégation, la formation de l'agglomération lyonnaise au XIX<sup>e</sup> siècle », *Bulletin du Centre Pierre Léon*, n° 1, 1992.

16 Jean-Baptiste Monfalcon, *La révolte des canuts, histoire des insurrections de 1831 et 1834*, Toulouse, Écho, 1979 (édition originale 1835).

17 Archives municipales de Lyon, fond Gasparin, tome 1.

18 John Merriman, *Margins of City Life: Explorations on the French Urban Frontier 1815–1850*, Oxford, Oxford University Press, 1991.

19 *Guide universel de l'étranger à Lyon fournissant tous les renseignements nécessaires au voyageur par un lyonnais*, Paris, Garnier, 1872, p. 59.

Si La Guillotière a donc gardé les teintes inquiétantes du faubourg, la Croix-Rousse a pris celles plus douces du quartier, lieu ordonné et intégré de la société urbaine. C'est sur cette divergence des représentations de ces deux espaces urbains récents que je veux m'interroger ici.

Cette interrogation ne prendra pas les chemins d'un inventaire soucieux de rendre compte de toutes les différences objectives entre ces deux morceaux de ville en terme d'emploi du sol, de population, d'aspect architectural ou de délinquance. On tentera plutôt de suivre les mutations des qualités prêtées à ces espaces, en relation avec les mutations qui frappent la société urbaine et française en un long XIX<sup>e</sup> siècle qui va de 1800 à 1914. Il faut pour cela rapidement présenter les lieux et leurs caractéristiques majeures.

La Croix-Rousse est particulièrement connue pour sa vocation soyeuse, malgré la relative brièveté de cette carrière textile. Ce plateau qui surplombe Lyon au Nord ne voit en effet affluer les travailleurs de la soie qu'à partir des années 1810–1820. C'est alors qu'ils remplacent les agriculteurs et les commerçants (guinguettes, auberges) qui occupaient traditionnellement cet espace situé aux portes de Lyon, le long d'un axe fréquenté et en dehors de l'octroi de la grande ville. Le faubourg qui compte aux environs de 4 000 habitants dans la première décennie du XIX<sup>e</sup> siècle en a 5 524 en 1820, 7 500 en 1836, 9 213 en 1831, 17 934 en 1836 et 28 711 en 1851. Sa population est alors composée pour l'essentiel de familles vivant de la soierie, qu'il s'agisse du tissage ou de ses activités annexes. Cette belle époque porte pourtant en elle les signes de sa fin : la Croix-Rousse n'est pas un terrain privilégié de la mécanisation des métiers et de l'industrialisation du tissage qui prennent leur essor en ce troisième quart de siècle. Les modifications des exigences du marché et la recherche de meilleurs rendements, de plus faibles coûts de main d'oeuvre ou encore d'une gestion sociale plus efficace causent la perte du système de la Fabrique qui avait fait la fortune de la Croix-Rousse<sup>20</sup>. Sous le Second Empire, alors que l'ancien faubourg est doublement rattaché à Lyon avec l'annexion administrative (1852) et la destruction du mur d'enceinte qui l'isolait de la cité (1865), la très forte croissance de la soierie lyonnaise profite surtout aux implantations rurales du tissage. À partir de la longue crise de 1876 à 1886, le nombre des tisseurs ne cesse de diminuer à la Croix-Rousse. Cela n'est pas sans conséquence sur le dynamisme démographique de ce quartier lyonnais dont la population stagne depuis 1851 et subit même un recul en valeur absolue entre 1896 et 1906. Si les travailleurs de la soie n'ont pas quitté le quartier et sont encore largement présents, d'autres groupes sociaux et professionnels viennent y résider à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. En témoigne le résultat du recensement de 1911 qui compte 37 p. 100 d'employés dans la popula-

20 Sur ces points, voir Yves Lequin, *Les ouvriers de la région lyonnaise (1848–1914)*, Lyon, Presses de l'Université de Lyon, 1977; et Pierre Cayez, *L'industrialisation lyonnaise au XIX<sup>e</sup> siècle*, thèse d'état en histoire, Service de reproduction des thèses de Lille III, 1979.



tion active de cet espace. Dans l'entre-deux guerres, ce mouvement se continue et s'accroît, comme en témoigne le travail de Jean-Luc Pinol<sup>21</sup>. La Croix-Rousse n'est plus « l'acropole de la soie » qu'elle fut entre 1830 et la fin des années 1870. C'est là le changement majeur en ce qui concerne l'occupation sociale de l'espace.

À La Guillotière, sur la rive gauche du Rhône, le siècle se marque par des changements non moins importants. Aux débuts du XIX<sup>e</sup>, La Guillotière est une petite commune sans apprêt, bâtie sur la rive gauche du Rhône, face à Lyon. Au Sud, les auberges et les marchands de chevaux ou de fourrage se disputent la clientèle importante du roulage qui fréquente la voie de la vallée du Rhône, une des principales routes commerciales françaises. Au Nord, le quartier des Brotteaux est chaque dimanche envahi par la population de la grande ville toute proche qui vient chercher là les distractions que lui prodiguent de nombreux établissements de spectacles, de danse ou de restauration. À partir des années 1820 et sous l'impulsion d'une municipalité plus décidée à engager des travaux d'aménagement, le faubourg prend un essor qui inquiète la municipalité et les propriétaires de Lyon. Les recensements de la population enregistrent la croissance rapide du faubourg : 5 547 habitants en 1806, 10 000 en 1820, 18 294 en 1831, 43 524 en 1851... La réunion du faubourg à Lyon en 1852 n'entrave pas cette marche en avant, car la rive gauche du Rhône est la seule grande étendue disponible à s'offrir à l'extension de la ville. En 1866, le territoire de l'ancienne commune de La Guillotière compte 101 426 habitants, en 1901, 228 660. La croissance démographique dans cette zone ralentit alors nettement, en valeur absolue et relative, et la population s'accroît doucement jusqu'à la veille de la deuxième guerre mondiale où elle atteint à peu près 245 000 habitants.

Cette croissance très forte a accentué la différenciation entre Nord et Sud déjà sensible au début du siècle<sup>22</sup>. Au Nord, le territoire des Brotteaux a perdu de sa vocation festive pour devenir progressivement un quartier résidentiel. S'il est bien loin d'être exclusivement peuplé par des membres des classes aisées, ceux-ci occupent pourtant de plus en plus volontiers les beaux appartements des grands axes, en une longue migration commencée dès les années 1820–1830 et qui se poursuit dans l'entre-deux guerres. Au Sud, en même temps que des immeubles d'habitation bien souvent plus modestes, on voit s'implanter les installations industrielles, qu'il s'agisse de quelques grosses unités de la verrerie et de la métallurgie ou, surtout, des petits ateliers n'occupant que quelques personnes. Si la Croix-Rousse est globalement homogène en terme de peuplement, La Guillotière est fortement

21 Jean-Luc Pinol, *Les mobilités de la grande ville. Lyon fin XIX<sup>e</sup> — début XX<sup>e</sup>*, Paris, Presses de la Fondation Nationale des Sciences Politiques, 1991.

22 En ce qui concerne les conditions immobilières de cet essor, voir *La Guillotière et Saint Germain des Prés, construction et différenciation de deux espaces urbains*, CRH/EHESS, contrat du ministère de l'urbanisme et du logement, 1982.

différenciée. Néanmoins, les deux espaces ont une coloration très largement populaire si l'on s'en tient aux répartitions par groupes socio-professionnels.

Après ce portrait des hommes et des pierres, attardons-nous plus longtemps sur la considération dont jouissent ces quartiers et leurs habitants. C'est en effet tout un ensemble d'images, je préférerai ici le terme de représentation sociale, qui vient permettre aux habitants de Lyon et de l'extérieur de qualifier ces espaces et les groupes ou individus qui les occupent. Ces représentations sociales collectives sont construites dans le débat et la lutte, à l'issue de laquelle semble s'imposer une définition dominante qu'on retrouve acceptée par l'ensemble des interlocuteurs, y compris par les habitants des espaces concernés qui vont jusqu'à en faire un référent important de la définition du groupe socio-spatial<sup>23</sup>. C'est une approche de la construction de ces représentations que je propose de suivre maintenant<sup>24</sup>. Celles-ci résultent en effet d'un travail social, à la fois pratique et symbolique, accompli par le discours individuel et collectif à propos des événements et des éléments de la vie de ces quartiers.

Parlons d'abord de la Croix-Rousse. Jusqu'aux années 1830, ce faubourg ne connaît pas de caractérisation particulière dans les différents textes qui nous décrivent la ville et ses alentours. Guides touristiques, récits, chroniques, documents officiels : l'essor de la commune passe largement inaperçu. C'est bel et bien l'insurrection des tisseurs en 1831 qui amène à la vie la Croix-Rousse en tant qu'entité socio-spatiale particulière. Aux yeux de la France entière et même de l'Europe, la Croix-Rousse devient le lieu-symbole de la menace des ouvriers-barbares qui campent aux portes des villes, tels que le fameux article de Saint-Marc Girardin dans *Le Journal des Débats* les a immortalisés. Pour les autorités politiques ou les commentateurs, l'insurrection de novembre 1831 vient donner un signifié à ce vaste signifiant des « classes dangereuses » dont on s'inquiète de plus en plus<sup>25</sup>. La Croix-Rousse vient incarner la peur sociale et politique, lui donner un lieu que les autorités policières s'efforcent de surveiller plus particulièrement. L'insurrection de 1834, les troubles de 1848, la nouvelle insurrection de juin 1849 viennent renforcer cette peinture de la Croix-Rousse comme quartier de tous les dangers, que les événements liés à ces moments révolutionnaires se déroulent exclusivement à la Croix-Rousse (1848 et 1849) ou

23 À travers le discours des associations d'habitants ou de la presse de quartier, très vivante jusqu'à la première guerre mondiale. Sur les utilisations des images du quartier dans les débats sur l'urbanisation, voir Thierry Joliveau, *Associations d'habitants et urbanisation. L'exemple lyonnais (1880–1983)*, Paris, Éditions du CNRS, 1987.

24 Pour un suivi plus profond, voir Pierre-Yves Saunier, *Lyon au XIX<sup>e</sup> siècle, les espaces d'une cité*, thèse de doctorat en histoire de l'Université Lumière-Lyon II, 1992.

25 Sur l'insurrection de 1831, voir Fernand Rude, *C'est nous les canuts...*, Paris, Maspéro, 1977 et, du même, *L'insurrection lyonnaise de novembre 1831 : le mouvement ouvrier à Lyon de 1827 à 1832*, Paris, Anthropos, 1969.

non (1834)<sup>26</sup>. Entre 1831 et les années 1860, les rumeurs les plus alarmantes ne cessent de courir à Lyon dès que la situation politique ou sociale se fait plus tendue. Les indicateurs de la police qui rôdent à la Bourse de Lyon dans les années 1858 et 1859 emplissent leurs rapports des propos qu'ils entendent aux abords de la corbeille : « la Croix-Rousse s'inquiète », « la Croix-Rousse se préoccupe », « Les Croix-Roussiens disent... ». Périodiquement, le bruit d'une « descente des ouvriers de la Croix-Rousse » provoque un frisson d'effroi sur l'échine des habitués<sup>27</sup>.

En ces moments de tension, on voit courir deux images concurrentes sur le faubourg lyonnais. Du côté des partisans du régime en place, la Croix-Rousse est « l'incorrigible faubourg » dont parle un historien et chroniqueur local en 1835, voué à l'émeute par nature et sur le rachat duquel on ne peut compter : « l'ordre serait rétabli depuis dix ans qu'il y aurait encore des communistes à la Croix-Rousse », écrit-il en 1849 pour parler d'un quartier où le « crétinisme politique et socialiste » aurait selon lui d'inextricables racines. C'est la légende noire de la Croix-Rousse, qui l'érige en lieu honni des défenseurs de l'ordre social et politique.

Dans ce contexte, les visites des plus hauts personnages de l'État dans le quartier prennent des couleurs d'enjeu : que le prince-président Louis-Napoléon Bonaparte quitte précipitamment le Plateau en 1850 et la polémique s'empare des journaux parisiens. Les uns parlent de pluie, les autres (ceux de l'opposition) des huées de la population. Quoiqu'il en soit de ce qui tomba alors sur la tête du futur Napoléon III, quolibets ou gouttelettes, cet épisode révèle aussi l'existence d'une « légende dorée » de la Croix-Rousse. Entretien par les socialistes de diverses obédiences aussi bien que par des légitimistes ou des républicains, ses versions variées présentent la Croix-Rousse comme un espace d'opposition au pouvoir impérial et aux valeurs qu'il défend (profit, affairisme...).

En ces années 1830 à 1860, le Plateau de la Croix-Rousse voit ainsi défiler les observateurs sociaux (Villermé, Audiganne, Reybaud) aussi bien que les prêcheurs socialistes (Cabet, Flora Tristant, Proudhon, les Saints-Simoniens), tous à la recherche de cet espace privilégié de la Révolution sociale et politique qu'il s'agit pour les uns d'étouffer, pour les autres d'attiser. Cependant, ces deux légendes, la noire et la dorée, s'éteignent peu à peu. Elles jettent leurs derniers feux dans la décennie 1860, et le mutisme de la Croix-Rousse durant l'Année Terrible (1870–1871) les met hors circuit : la légende révolutionnaire de la Croix-Rousse devient un mythe, son espace un lieu de mémoire éclipsé par les hauts-lieux de la Commune de Paris<sup>28</sup>. Il est vrai aussi qu'elles sont fortement concurrencées par une

26 Sur les événements de 1834, voir Robert J. Bezucha, *The Lyon Uprising of 1834*, Cambridge, Harvard University Press, 1974.

27 Archives municipales de Lyon, série I<sup>2</sup>.

28 Sur ces épisodes, voir Maurice Moissonier, *La première Internationale et la Commune de Lyon*, Paris, Éditions Sociales, 1972.

nouvelle configuration discursive qui place la Croix-Rousse au pinacle et la présente comme le plus lyonnais des quartiers de Lyon.

La fin du siècle voit en effet s'élaborer, à partir d'éléments déjà existants, une représentation sociale qui perdure jusqu'à nos jours, et qui constitue désormais la représentation dominante. Ainsi, c'est elle qu'on retrouve lorsqu'on interroge les habitants actuels sur « l'esprit croix-roussien » : celle du quartier-village, conservatoire des vertus lyonnaises, magnifié dans la figure emblématique du tisseur en soie, le canut, et dans celle de la marionnette Guignol<sup>29</sup>. Il est remarquable que ce soit au fur et mesure que disparaissent les canuts et la soierie que ces traits se solidifient, comme pour occulter la disparition d'une activité qui avait réglé la vie pendant des années<sup>30</sup>. Dans le même sens, on peut remarquer que les ouvrages de fiction ou de description qui mentionnent la Croix-Rousse ne parlent jamais autant du bruit des métiers (le caractéristique « bistanclaque-pan » du métier à bras) que lorsque celui-ci s'éteint ! Dans le roman *Haudequin de Lyon*, écrit en 1927, la Croix-Rousse est « l'acropole de la soie », la « forteresse des soldats du travail »<sup>31</sup>. L'auteur dit pourtant quelques pages plus loin que cette forteresse ne contient plus qu'une poignée de ces tisseurs si « pittoresques ». On l'a vu, les employés y représentent 37 p. 100 de la population dès 1911, alors que les métiers à tisser disparaissent lentement et sûrement en un mouvement continu depuis les années 1830 (déclin en nombre relatif) et démultiplié depuis les années 1870 (déclin en nombre absolu). Ajoutons à ce bref dossier le constat que dresse Jean-Luc Pinol au sujet du vocabulaire socio-professionnel : « Il est frappant que dans les années 1900, alors que la fabrique est en train de mourir, une multitude d'observateurs utilisent le terme canut bien qu'aucun tisseur ne l'emploie »<sup>32</sup>. C'est encore là un exemple du travail symbolique d'édification de cet ensemble de signes et de valeurs que constitue une représentation sociale, travail ici lié à l'utilisation d'un certain vocabulaire. Mais ce travail ne se résume pas à un jeu sur les mots. Il est aussi relecture des événements passés et présents.

La modification de l'image de la Croix-Rousse et des Croix-Roussiens passe d'abord par un retraitement de l'histoire des insurrections. Les historiens, chroniqueurs et essayistes lyonnais tentent tout à la fois de disculper les tisseurs et de minimiser les causes sociales de tous ces mouvements. En un mouvement enclenché dès les années 1840, les auteurs lyonnais préfèrent invoquer la main de l'étranger, la duplicité des politiciens et finalement la

29 Sur cette figure de la localité, voir Pierre-Yves Saunier, « De la poupée de bois à l'emblème territorial : Guignol de Lyon », *Le monde alpin et rhodanien*, 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> trimestres 1993.

30 A. Belbahri, et al., *La Croix-Rousse*, Lyon, Éditions du CNRS, 1980, p. 44-49, « l'esprit croix roussien ».

31 Colette Yver, *Haudequin de Lyon*, Paris, Calmann-Lévy, 1927.

32 Jean-Luc Pinol, *Mobilités et immobilismes d'une grande ville, Lyon de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle à la seconde Guerre Mondiale*, thèse d'état en histoire, Université Lumière-Lyon II, 1989, p. 373.

naïveté native du canut croix-roussien, voire même son tempérament particulier, entre influences méridionales et septentrionales, qui en ferait une proie facile pour les agitateurs. Il est aussi fréquent que l'on fasse l'impasse sur les insurrections pour mieux chanter les louanges du canut croix-roussien, travailleur et honnête, fidèle à son métier et à ses traditions. Sous bénéfice de ce travail de deuil, la Croix-Rousse devient désormais le quartier du peuple sain qu'exaltent sans retenue les auteurs du cru et de l'extérieur après 1870. Les barbares de 1835, ceux qui étaient traités d'idiots et de sauvages sont désormais reconnus comme intelligents et dévoués à l'ordre public et social. Nul ne témoigne aussi bien de ce basculement que le docteur-historien Monfalcon que nous avons vu si impitoyable en 1835 ou 1849. En 1866, le même homme écrit en effet dans son *Histoire monumentale de la ville de Lyon*, à propos de la démolition de l'enceinte qui séparait Lyon de l'ancien faubourg<sup>33</sup>, « on peut se fier en toute sécurité à la population ouvrière, si intéressée au maintien de l'ordre »<sup>34</sup>. Ce retournement s'exprime aussi ailleurs. Ces ateliers qu'un chef de l'État fuyait en 1850 (visite de Louis-Napoléon Bonaparte), on les recommande désormais au touriste, comme en rend compte cet extrait d'un guide de 1872 :

La Croix-Rousse mérite d'être visitée et étudiée par l'étranger; nulle part on ne trouve mieux conservé le véritable caractère lyonnais. Ici, tout est resté local : habitudes, langage, moeurs, etc. Population vaillante et honnête, qui a beaucoup souffert, et qui, quoiqu'en disent les gens intéressés à la montrer sous un jour factice, conserve bien des qualités qui feraient honneur aux ouvriers de maintes grandes villes<sup>35</sup>.

En même temps qu'il nous livre les traits de la nouvelle description du quartier, l'auteur nous donne son fondement principal : la Croix-Rousse représente désormais la quintessence lyonnaise, le conservatoire des traditions lyonnaises face aux modifications des sociétés urbaines. L'adéquation qui se réalise en ces années 1870–1880 entre le canut croix-roussien et Guignol, cette marionnette-symbole de Lyon, illustre ce rapprochement qui passe par un renversement des significations prêtées aux traits particuliers du Croix-Roussien. La situation à part du faubourg, au-dessus de ces rudes pentes qui mènent à Lyon, autrefois signe de menace, est désormais une rassurante garantie de sauvegarde de l'esprit du quartier. Les tournures de langage particulières au canut, hier trait d'infamie caractérisant le non-

33 Enceinte qui fut un précieux outil du maintien de l'ordre entre 1832 et cette date. C'est d'ailleurs à ce titre qu'une partie de la population avait commencé à la détruire en 1848.

34 Jean-Baptiste Monfalcon, *Histoire monumentale de la Ville de Lyon*, Paris, Firmin Didot, 1866, p. 113.

35 A. Ferrand et Godard, *Guide du visiteur à l'Exposition Universelle et Internationale de Lyon*, Lyon, Vingtrinier, 1872, p. 163.

civilisé, sont devenues des signes de son excellence. Le Mont-Aventin du socialisme devient ainsi la colline de toutes les qualités, le canut insurgé un exemple de modération qu'on propose à la classe ouvrière.

La figure du péril social et politique s'est en effet déplacée. C'est désormais la partie Sud de l'ancienne Guillotière, le 3<sup>e</sup> arrondissement de Lyon<sup>36</sup> qui supporte cette pesante réputation. C'est là qu'on craint la « tourbe socialiste » et les grouillements des bas-fonds. Mais plus encore que cette assignation particulière, c'est la manière dont l'ensemble de la rive gauche du Rhône est traitée qui doit nous intéresser. Car tout le territoire de l'ancienne commune de La Guillotière, rattachée à Lyon en 1852, n'est jamais vraiment considéré comme une partie de ville par ceux qui se posent comme les gardiens de la tradition lyonnaise. Là où la Croix-Rousse devient un des hauts-lieux de l'identité locale, La Guillotière reste très longtemps ailleurs. Malgré le fait que tous les témoins y situent l'avenir de Lyon et considèrent ces espaces comme la ville du futur, ils demeurent des terres vierges et dangereuses.

Le journaliste Henry Béraud, né à Lyon en 1885, nous rappelle quelle épopée le passage du Rhône pouvait représenter dans ses années d'enfance :

On défrichait la ville inconnue, rue par rue. Les gones des lointains faubourgs, de l'autre côté des ponts, nous semblaient d'une autre race. On les approchait comme des peuplades indigènes, avec une hardiesse prudente. Souvent on échangeait des présents de paix. Ou bien alors c'était la bataille, et les explorateurs, n'étant pas en nombre, devaient se replier sur leur rive<sup>37</sup>.

Nos témoins, et notamment ceux qui affichent le plus volontiers leur qualité de Lyonnais se sentent bien souvent étrangers au-delà du fleuve. Cette étrangeté des pays d'outre-Rhône provient certes en partie d'une absence de souvenirs personnels à y rattacher : « l'autre rive me serait trop déplaisante. À quoi bon expliquer pourquoi? Ici, ma mémoire enregistre des sensations accumulées depuis ma plus petite enfance jusqu'à l'âge mûr; tandis que sur le quai d'en face, c'est le néant »<sup>38</sup>, dit le romancier Émile Baumann. Cependant, ce n'est pas cette seule non-familiarité qui détermine l'étrangeté. Chez ceux qui l'expriment, elle a aussi un tout autre contenu. Quelques pages auparavant, le même Baumann l'a ancrée dans une définition sociale, elle-même dépendante du passé et du milieu dans une théorie des racines

36 En 1852, avec l'annexion prononcée par le gouvernement de trois communes voisines à Lyon, la mairie de Lyon est supprimée et la ville divisée en cinq « arrondissements municipaux » dans le cadre desquels ont lieu les formalités administratives comme l'état-civil. Parler de « La Guillotière » après 1865, c'est parler de la moitié Sud de la vieille commune, le 3<sup>e</sup> arrondissement municipal, puisque Les Brotteaux, partie nord de la commune de La Guillotière jusqu'à l'annexion, forment le 6<sup>e</sup> arrondissement en 1865.

37 Henri Béraud, *La gerbe d'or*, Paris, Éditions de France, 1928, p. 131.

38 Émile Baumann, *Lyon et le Lyonnais*, Paris, De Gigord, 1934, p. 63.

qui se rapproche d'une conception du *Blut und Boden*. Son dédain mérite explication, et en dépit du « à quoi bon expliquer pourquoi » qu'il a laissé échapper dans la citation précédente, il s'attache à en préciser les raisons.

Et pourtant ce Lyon nouveau m'est étranger. Des rues quelconques après d'autres rues, ce n'est plus une ville, tout au moins ce n'est plus la ville assise sur les substructions d'un magnifique passé, forte par une continuité où les vivants, déjà riches du travail des morts, l'amplifient sans le détruire [...] la ville d'aujourd'hui et de demain peut s'accroître en densité de population, s'emplier de métèques, pomper au loin la vie rurale. La qualité *lyonnaise* [c'est l'auteur qui souligne] des gens qui ont là leur domicile n'ira pas en se perfectionnant<sup>39</sup>.

Le mot est lâché : ni par son aspect, ni par ses habitants la ville de la rive gauche du Rhône ne participe de « l'âme lyonnaise » dont Baumann se fait un des fougueux défenseurs dans ce livre. Il n'en est ni l'inventeur, ni le premier à en inférer ces conclusions quant au statut des quartiers de la rive gauche du Rhône<sup>40</sup>. Mais ses remarques valent pour tous ceux qui, rejoignant ses préoccupations patriotiques et nationalistes, considèrent l'outre-Rhône comme une terre étrangère, qu'ils fondent la communauté sur le sang et les morts ou qu'ils regrettent plus simplement le bon vieux temps passé. De l'autre côté du fleuve s'installent de nouvelles formes urbaines (rues en damier), de nouvelles manières industrielles (l'usine), des populations dangereuses (les voyous ou les émigrants italiens de La Guillotière) ou déviantes (la bourgeoisie moderniste des Brotteaux). Bref, c'est un espace autre dont certains, comme le polémiste et historien André Steyert, se vantent de n'avoir jamais foulé le sol. Cela est d'autant plus remarquable que cette marque d'altérité frappe les deux espaces sociaux que les perceptions communes isolent sur le territoire de l'ancienne Guillotière, à savoir les Brotteaux résidentiels et La Guillotière populaire.

En effet, si le 3<sup>e</sup> arrondissement nous est dépeint le plus souvent avec effroi, comme par exemple dans le *Grand dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle* de Pierre Larousse qui dit :

Les repris de justice, les gens sans aveux, les paresseux qui ne veulent pas demander au travail les moyens d'existence, les hommes impurs que la police soudoie dans le but d'amener des émeutes destinées à justifier des mesures compressives, cherchent généralement refuge dans des repaires immondes, à la Guillotière<sup>41</sup>,

<sup>39</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>40</sup> Je renvoie ici à ma thèse sus-citée.

<sup>41</sup> *Grand dictionnaire universel du XIX<sup>e</sup> siècle*, Tome X, Paris, Administration du Grand dictionnaire universel, 1873, p. 829.

la société bourgeoise des Brotteaux est considérée avec la même angoisse par la bourgeoisie installée du quartier d'Ainay. Pour ceux qui se considèrent comme la seule véritable élite lyonnaise, les moeurs modernes (automobile, réceptions clinquantes, valeurs éducatives et sociales différentes) de la bourgeoisie « lancée » des Brotteaux ne sont que manières de parvenus. Pendant très longtemps, les cercles formels et informels de sociabilité de ces deux groupes socio-spatiaux ne se mélangent que très peu, et le déménagement d'un membre d'une grande famille lyonnaise vers les Brotteaux semble une trahison. Le quartier incarne alors certaines valeurs de la société industrielle et affairiste du XIX<sup>e</sup>, marquée par la mobilité sociale, le luxe, le goût du profit, au détriment des valeurs de société que la bourgeoisie lyonnaise traditionnelle tente de défendre (religion, société ordonnée, lenteur des mobilités, charité, rigidité des façades de la vie privée). Il est d'ailleurs exemplaire que ce soit Édouard Aynard, banquier et député de Lyon, grand bourgeois atypique dans son milieu par ses attitudes politiques (catholique libéral et républicain), qui fasse le premier construire une villa aux Brotteaux, en 1906. Ce dédain de la bourgeoisie conservatrice, qui réside quant à elle dans le quartier de Bellecour, est d'ailleurs payé de retour par les jugements d'obscurantisme et de bêtise que portent sur leurs concitoyens de Bellecour les membres des classes supérieures installés aux Brotteaux.

Pendant, ces clivages diminuent progressivement entre les deux guerres. Les grands cercles lyonnais étudiés par Jean-Luc Pinol en témoignent, eux dont les zones de recrutement se diffusent progressivement dans tous les espaces des élites lyonnaises après la forte période de ségrégation socio-spatiale des années d'avant la première guerre mondiale. Cela ne signifie pas que tout est aboli, et aujourd'hui encore subsiste cette opposition entre les deux groupes de la bourgeoisie lyonnaise, avec bien sûr tous les échanges qu'autorisent l'acquisition des patrimoines et le jeu complexe des alliances matrimoniales. De la même manière, La Guillotière populaire perd de son caractère malsain pour devenir pittoresque, voire touristique. Les guides touristiques en témoignent qui s'y intéressent un peu plus. Là encore, le déplacement des images du péril social vers la banlieue rouge des sites industriels de Villeurbanne ou de Vénissieux donne une autre couleur à La Guillotière. Signe des temps et des modifications dans les représentations sociales de ces espaces urbains, une société d'histoire de Lyon-Rive gauche est fondée en 1954 par un des plus farouches partisans des traditions lyonnaises, le monarchiste Louis Jasseron. Ainsi, progressivement, La Guillotière prend elle aussi son droit de cité et s'insère dans la rhétorique de l'identité locale. Plus d'un siècle après son rattachement de droit à la ville, elle prend sa place dans le territoire imaginaire de Lyon, dans le discours sur la ville, aux côtés d'une Croix-Rousse qui y est intégrée depuis les années 1860–1870.

Venons-en maintenant à notre second cas qui devrait nous autoriser à aller plus loin. Ville oubliée au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, le « Vieux Lyon » des années 1870 à 1900 est pour certains Lyonnais le « Vrai Lyon ». L'histoire et la physionomie contemporaine des lieux, de leur bâti, de leur population,



de leur utilisation, ont été alors retravaillés par tout un ensemble de discours et de pratiques qui les présentent comme quartier-coeur, quartier-berceau, quartier-âme de la ville.

Durant toute la première moitié du siècle, la description des quartiers de Lyon de la rive droite de la Saône se fit pourtant au passé. Dans les guides touristiques, ni leurs rues ni leur maisons ne trouvent alors grâce aux yeux des cicérones qui se chargent de présenter la ville au voyageur. Bâtiments « gothiques », rues tortueuses et sales, population indigente, tout incite le voyageur à en écarter ses pas, en dehors d'une visite à la cathédrale Saint-Jean, dans la ligne de l'indifférence ou de l'aversion des voyageurs du XVIII<sup>e</sup> siècle pour l'architecture médiévale<sup>42</sup>. Pas un mot des quartiers de la rive droite de la Saône chez Jouy, Stendhal ou Dumas pour ne citer que quelques-uns des grands récits de voyage<sup>43</sup>. Seule la cathédrale Saint-Jean y a inmanquablement droit à quelques lignes. Les descriptions de la ville, même si elles s'essayent à l'éloge, font pareillement l'impasse sur ce qu'il est alors convenu d'appeler « la ville du Moyen-Âge ». Pour Théodore Ogier, l'auteur de *La France par cantons et par communes : département du Rhône*, le 5<sup>e</sup> arrondissement de la ville de Lyon, qui contient cette ville médiévale, se voit consacrer deux pages sur 220 en une longue énumération des absences de qualités de toute cette partie de Lyon<sup>44</sup>. Les monuments y sont cités en vrac et sans précision, le quartier n'a ni fabrique ni commerce spécifique, et Ogier ne trouve aucune maison ni aucune rue digne d'être citée : « Tout sent l'ancienne ville » explique-t-il avec dépit. Un an après lui, c'est C. L. Grandperret, archiviste de la ville et membre de plusieurs sociétés savantes locales, qui prend la plume pour écrire *Lyon*, ouvrage qui contient à la fois une description et une histoire de Lyon<sup>45</sup>. Plus disert sur cette partie de la ville installée sur la rive droite de la Saône, il présente surtout ses églises, ses antiquités, ses monuments. Là encore, les rues sont marquées négativement par leur nature « étroite et obscure », leur pavé pointu et leurs maisons malpropres. Elles représentent l'antithèse de la rénovation urbaine qui se dessine alors au centre de la ville et dont Grandperret se réjouit<sup>46</sup>. Tout cela demeure « la ville du Moyen-Âge », d'un Moyen-Âge sombre et peu valorisé.

42 André Clapasson, *Description de la ville de Lyon*, Seyssel, Champvallon, 1982, édition commentée par Gilles Chomer et Marie France Perez (édition originale 1741).

43 Voir par exemple E. Jouy, *L'Hermite en province, observations sur les moeurs et les usages français au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Pillet, 1825; Stendhal, *Mémoires d'un touriste*, Paris, Calmann-Lévy, 1833; ou les articles de Dumas dans le *Journal des Débats* des années 1830.

44 Théodore Ogier, *La France par cantons et par communes, département du Rhône*, s.l., Bajat, s.d., fascicule « Lyon » (vers 1851).

45 C. L. Grandperret, *Lyon*, Lyon, Brun, 1852.

46 Plusieurs grands axes sont percés dans le centre de Lyon entre 1848 et 1870. Voir Charlene Leonard, *Lyon Transformed: Public Works of the Second Empire (1853-1864)*, Berkeley, University of California Press, 1961.

On peut d'ailleurs penser que le Lyonnais lui-même vit le plus souvent à l'écart de ces vieux quartiers. Rarement convié à les visiter pour satisfaire à de quelconques démarches administratives<sup>47</sup>, appelé vers d'autres lieux pour ses distractions ou son commerce, l'habitant moyen ignore ces espaces qui sont à cette époque essentiellement parcourus par leurs habitants. Ceux-ci sont d'ailleurs décrits à l'image du quartier : là demeurent « le rentier au revenu modeste, le jeune avocat attendant dans son cabinet désert le client qui ne vient pas, le vieux juge asthmatique et goutteux, le vieux chanoine de la cathédrale, l'ouvrier en soie »<sup>48</sup>. Le quartier serait ainsi le « milieu naturel » des délaissés des divers états sociaux ou professionnels. On sait que c'était effectivement dans le quartier de Saint-Georges que vivaient et travaillaient les moins aisés des canuts, et qu'on y trouvait bien moins de métiers Jacquard qu'à la Croix-Rousse<sup>49</sup>. De même, lorsqu'il s'agit en 1831 d'établir des listes des « principaux notables » afin de désigner des « notables commissaires » pour faire partie des commissions de salubrité publique, les notables de cette zone sont des teinturiers, des bouchers et des épiciers, alors que magistrats et avocats habitent ailleurs en dépit de la présence du Palais de Justice<sup>50</sup>. Un tel constat de déclassement est d'ailleurs fait en haut lieu lors des grands travaux urbains de l'Empire, durant lesquels le quartier est laissé en paix. Par ailleurs, cette fonction d'habitat de repli est corroborée par quelques récits autobiographiques dans lesquels le déclassement statutaire et le déménagement vers le Vieux Lyon se correspondent souvent<sup>51</sup>.

La critique de la salubrité de cette partie de la ville vient s'ajouter à son passif. Entre autres, c'est là que les auteurs des topographies sanitaires prennent leurs portraits du canut hagard, blême et abruti<sup>52</sup>, que les observateurs sociaux comme Villermé notent les impressions de saleté, de pénombre et de misère<sup>53</sup>. En conséquence, les traitements préconisés à partir de 1850 sont simples : raser et reconstruire, préconisent les membres du conseil de salubrité et certains auteurs de topographies médicales<sup>54</sup>.

47 Seul le Palais de Justice s'y est maintenu mais il est situé sur les rives de Saône, et sa fréquentation n'oblige pas à pénétrer dans le réseau des vieilles rues.

48 Francis Linossier, *Mystères de Lyon*, Lyon, s.é., 1857 (édition originale 1852-1853), p. 123.

49 Voir Bezucha, *The Lyon Uprising of 1834*, p. 30 et suivantes.

50 Archives municipales de Lyon, série I<sup>5</sup> 1 et 2.

51 Dans son autobiographie *Chemins de solitude*, Gabriel Chevallier raconte comment sa famille, d'une origine bourgeoise et fortunée, se retrouve en déclin après une faillite, ce qui emmène ses parents vers le quartier Saint-Georges. C'est aussi le trajet que suivent M<sup>me</sup> Rovère et son fils Daniel après le suicide de M. Rovère, dans un roman d'Émile Baumann, *L'immolé*.

52 Monfalcon, *La révolte des canuts*.

53 M. Villermé, *Tableau de l'état physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie*, Paris, Renouard, 1840.

54 *Opinion du conseil de salubrité de Lyon sur la nécessité d'une loi relative aux conditions sanitaires des maisons dans les grandes villes*, Lyon, Nigon, 1850; Ferdinand Duquesnoy et M. J. Marmy, *Topographie et statistiques médicales du département du Rhône et de la ville de Lyon*, Lyon, Vingtrinier, 1866.

En même temps que se développent ces habitudes d'oubli ou de rejet, les lieux sont traités avec un certain dédain par les groupes lettrés. Les érudits lyonnais de cette première moitié du siècle, s'ils ne négligent pas totalement les quartiers de la rive droite dans leurs articles ou leurs évocations, n'en ont pas fait un lieu privilégié. Les articles consacrés à ces lieux dans le *Lyon vu de Fourvières* de 1834, le premier ouvrage voué à l'évocation de la localité, témoignent de l'état des lieux symbolique de toute cette première moitié de siècle. Si l'un des auteurs semble y être le premier à employer l'expression de « Vieux Lyon » pour désigner cet ensemble qui va du pont d'Ainay au pont du Change<sup>55</sup>, si un autre rappelle les fastes du XVI<sup>e</sup> siècle lorsque François 1<sup>er</sup> tenait sa Cour dans la cité, ces évocations restent contenues dans les limites fixées par cette phrase du maître d'oeuvre de l'ouvrage, Léon Boitel, qui écrit alors : « c'est un quartier mort »<sup>56</sup>. Cependant, on perçoit ici et ailleurs les prémices de ce qui constituera les grandes lignes de l'évocation du Vieux Lyon et de sa signification. Une époque de référence se dessine, celle de la Renaissance, et les quartiers de « l'autre côté de l'eau », comme l'on dit à Lyon, sortent progressivement de la noirceur médiévale où ils avaient longtemps été symboliquement plongés pour atteindre à la splendeur de l'Âge d'Or lyonnais.

Ils sont en effet de plus en plus conviés pour témoigner de la splendeur d'une cité qui rivalisait avec Paris lors des guerres d'Italie. Mais ce n'est pas là simplement esprit de clocher, louange de la localité. L'évocation de ce temps passé s'accompagne de la description d'une époque de pureté où se seraient mêlés le Vrai, le Beau et le Bon. « Oh le bon vieux temps » s'exclame un des auteurs du *Lyon vu de Fourvières* en décrivant une époque où l'architecture suivait des principes de beauté, où les corporations géraient de bonne manière les conflits du travail et où l'on ne jouait aux dés dans les auberges qu'en dehors des heures des offices religieux ! C'est à l'abri de ce bon vieux temps que l'auteur dit aller se « réfugier » dans le Vieux Lyon pour fuir la décadence moderne. C'est tout ce répertoire du refuge, de la sauvegarde des traditions, de la sauvegarde de l'histoire, qui va être plus systématiquement exploré à partir des années 1850–1860.

« Une seconde ville sous le plâtre », c'est ainsi que Francis Linossier présente les vieux quartiers de la rive droite de la Saône dans ses *Mystères de Lyon* de 1852. C'est sous ce plâtre, dit l'auteur, que dorment des splendeurs architecturales. Mais l'écran du badigeon n'est pas le plus opaque, et Linossier semble fondé à écrire que cette ville est surtout « enfouie sous les

55 Jusqu'à la régénération urbaine des années 1850–1860, le terme désigne surtout les vieux quartiers du centre de la ville, entre les deux fleuves. C'est par exemple pour désigner ces derniers que les différents rapports préparant ces projets de régénération parlent de « vieux Lyon ». Au fur et à mesure de leur disparition, le terme se cantonne sur la rive droite de la Saône, et se dote de la double majuscule : Vieux Lyon, écrit-on alors.

56 Léon Boitel et al., *Lyon vu de Fourvières, esquisses physiques morales et historiques*, Lyon, Boitel, 1833–1834.

« cendres de l'indifférence »<sup>57</sup>. C'est précisément ce voile qu'il commence à lever, en décrivant de façon louangeuse quelques-unes des maisons du Vieux Lyon. C'est à peu près au même moment que paraissent les *Recherches sur l'architecture, la sculpture etc., dans les maisons du Moyen-Âge et de la Renaissance à Lyon* de M. Martin<sup>58</sup>. Si depuis le début du siècle quelques artistes, notamment des peintres, avaient posé à Lyon les premiers jalons d'un retour en faveur de la période médiévale<sup>59</sup>, le Moyen-Âge ne semble revenir à la mode que dans les années 1830–1840, à la faveur notamment de l'essor de la littérature romantique à l'échelle nationale. Puis Arcisse de Caumont, un normand féru d'antiquités, publie en 1850 son *Abécédaire ou rudiment d'archéologie* qui remet le gothique en honneur. C'est aussi au tournant du demi-siècle que le combat mené par l'architecte Viollet Le Duc et la *Revue Générale d'Architecture* pour la défense des styles médiévaux atteint son paroxysme. L'intérêt savant pour le quartier estampillé « Renaissance » de la rive droite de la Saône profite de cette vague. La fondation de la *Revue du Lyonnais* en 1834 donne en outre un lieu de publication et un milieu d'échange aux érudits qui restent étrangers aux cénacles restreints de l'Académie. Si une revue précédente, les *Archives historiques et statistiques du département du Rhône*, avait dans les années 20 ouvert la voie à l'essor des recherches en histoire locale, la *Revue du Lyonnais* assure la pérennité du processus, notamment par la multiplicité des auteurs qu'elle accueille. À travers elle et à travers eux, l'histoire locale connaît un renouveau certain. Cette restitution d'une continuité temporelle par la mise en évidence d'une histoire propre à Lyon rend aux quartiers de la rive droite de la Saône leur rôle dans l'évolution urbaine et rappelle qu'ils furent longtemps le cœur de la ville. L'importance prêtée aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles, périodes privilégiées du rayonnement de Lyon, marque ce renouveau historiographique qui dégage les figures illustres des imprimeurs lyonnais, des artistes (Philibert de l'Orme), des écrivains locaux (Maurice Sève, Louise Labbé) ou de passage (Marot, Rabelais). Les combats menés dans le cadre de la décentralisation intellectuelle chère aux hommes de la *Revue du Lyonnais* comme aux membres des sociétés savantes locales érigent ces figures et ces temps en images de l'intemporel génie local. Les XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup>

57 Linossier, *Mystères de Lyon*, p. 123.

58 Ouvrage que la très catholique et légitimiste *Gazette de Lyon* accueille le 11 décembre 1852 en saluant l'initiative qui sauvegarde nombre de détails exquis de la pioche des démolisseurs, et réhabilite un « travail merveilleux qui semble un défi porté au siècle des progrès ».

59 Les peintres lyonnais Revoil et Richard, assidus visiteurs du Musée des Monuments Français d'Alexandre Lenoir autour de 1800, furent parmi les maîtres du « style troubadour ». De plus, Revoil amassa une collection unique d'objets médiévaux qui fut acquise en 1828 par l'État. Voir Jean-François Garnier, « Le goût du Moyen-Âge chez les collectionneurs lyonnais du XIX<sup>e</sup> siècle » et Daniel Ternois, « La peinture lyonnaise au XIX<sup>e</sup> siècle : état des travaux et bibliographie », tous deux dans *Revue de l'art*, n° 47, 1980; et encore les biographies de Revoil et Richard réalisées par Marie-Claude Chardonneret et publiées récemment.

siècles lyonnais sont alors constamment jetés à la face de celui qui critique Lyon et les Lyonnais pour leur béotisme. Parallèlement, les éclaircissements archéologiques sur la nature de leur bâti contribuent aussi à tirer les quartiers de la rive droite de la Saône hors d'un Moyen-Âge glauque pour les projeter dans la lumière de ces siècles dorés. Plus encore que ce contexte général, il faut remarquer que cette nouvelle préoccupation pour les vieux quartiers de la rive droite de la Saône se manifeste au moment où se concluent les premières opérations de rénovation du vieux centre de la presqu'île. On retrouve ce lien entre la disparition des formes du passé urbain et leur exaltation au début des années 1870, lorsque la destruction du quartier Saint-Paul, tout au nord du Vieux Lyon, déclenche toute une série d'articles sur les bâtiments disparus.

Petit à petit, dans ce contexte de changement urbain et politique, les vieux quartiers de la rive droite de la Saône vont devenir l'incarnation d'un Lyon immobile, d'une société stable et être présentés comme le recueil des valeurs de la tradition. Sur les pas des érudits archéologues, de nouveaux visiteurs parcourent alors leurs rues du vieux Lyon en y cherchant les signes d'une société hélas balayée par le « siècle des progrès ». On regrette ainsi en 1851 les vieilles rues tortueuses comme « autant de boulevards contre le parisianisme, l'irréligion, les idées nouvelles si infécondes et si mobiles »<sup>60</sup>. Plus largement, c'est le moment où les publicistes mi-moralistes mi-politiques définissent clairement deux camps. L'un d'eux, Paul Saint-Olive sépare bien les rôles. D'un côté, les affairistes, soucieux de l'utile et du rentable qui font disparaître le passé, niant l'esprit des choses pour se fier à leur seule matérialité. De l'autre, les amis des choses anciennes, qui savent voir ce qu'elles ont d'utilité sociale et de beauté. Dans ce contexte, la destruction des vieilles maisons et rues pittoresques n'est qu'un volet de la victoire du Veau d'Or, qui se manifeste dans tous les domaines par l'abaissement du Beau<sup>61</sup>. Il n'y a d'ailleurs de la part de Saint-Olive et de ses amis aucune référence à une quelconque volonté de protection ou de sauvegarde des bâtiments menacés. La première liste de monuments historiques a pourtant été promulguée en 1840, dix ans après la création du Département des Monuments historiques<sup>62</sup>. Le culte dû aux vieilles choses, et plus particulièrement aux vieilles maisons est plus simplement une défense des principes d'un Beau et d'un Bien immuables contre les attaques qu'ils subissent, bref une position éthique.

Ces principes dépassent donc de loin le seul domaine architectural et

60 Joseph Bard, « XIII<sup>e</sup> bulletin monumental et liturgique de la ville de Lyon », *Revue du Lyonnais*, vol. 2, 1851.

61 Voir entre autres Paul Saint-Olive, « Le Gourguillon au XIII<sup>e</sup> siècle », *Revue du Lyonnais*, vol. 9, 1854 et « Les charlatans », vol. 12, 1856.

62 Voir André Chastel, « La notion de patrimoine », dans Pierre Nora, dir., *Les lieux de mémoire*, tome II *La Nation*, vol. 2, Paris, Gallimard, 1986.

esthétique. Il est notable à ce sujet que les érudits archéologues lyonnais ne prennent pas la même voie que celle qu'emprunte à peu près au même moment John Ruskin en Écosse. C'est l'esthétique urbaine qui mène Ruskin à l'idéologique. Chez nos Lyonnais, toutes proportions gardées, la réflexion politique est première, la réflexion esthétique secondaire, la réflexion urbanistique absente. En 1858, dans une des nombreuses querelles qu'il entretient avec le journal gouvernemental et libéral *Le Courrier de Lyon*, partisan résolu des améliorations urbaines, Saint-Olive résume les raisons de son attitude (et celle d'une grande partie des auteurs de la *Revue du Lyonnais* d'alors) sur les différents terrains où il combat, de la reconstruction à l'identique d'une vieille chapelle locale à la défense des vieux quartiers de Lyon. Tout en reconnaissant la part à faire au progrès moderne, il souligne l'importance de la sauvegarde du passé :

[I]l ne faut pas que le culte des souvenirs pittoresques devienne une manie incommode; mais tous les hommes qui ont une certaine portée dans l'esprit, comprendront que ce culte entretient un courant d'idées saines et conservatrices, et qu'il n'est pas entièrement à dédaigner<sup>63</sup>.

C'est dans ce cadre qu'il faut comprendre le renouveau de l'intérêt pour le Lyon médiéval au tournant du demi-siècle.

À partir des années 1860, il n'est donc pas exagéré de dire qu'un indéfectible attachement unit les érudits lyonnais conservateurs aux vieux quartiers de Lyon. Et plus particulièrement à la rive droite de la Saône qui va vite rester le seul grand espace ancien du fait des destructions entraînées par les percées et rénovations urbaines qui se succèdent jusqu'en 1902.

De conservateurs, ils vont d'ailleurs en devenir conservationnistes, en même temps que s'enrichit le discours de légitimation de leur amour des vieilles pierres. Aimé Vingtrinier, directeur de la *Revue du Lyonnais*, propose ainsi en 1860 au comité d'histoire et d'archéologie de l'Académie de Lyon, la plus importante société savante locale, de sauver par la photographie ou le dessin les monuments menacés de disparition. De telles initiatives sont relayées par d'autres groupes, comme par exemple la Société Académique d'Architecture, organe professionnel des architectes qui en 1861 lance un concours de dessin pour fixer le souvenir des monuments et fragments d'art que « l'incurie, la vétusté ou les constructions nouvelles menacent de détruire »<sup>64</sup>. Plus tard, le même Vingtrinier accueille avec enthousiasme les premières esquisses de musée historique lyonnais proposées par une commission d'études sur les archives en 1874<sup>65</sup>, et ouvre toutes grandes ses colonnes au rapporteur de cette commission pour qu'il y

63 *Revue du Lyonnais*, vol. 16, 1858, p. 429.

64 *Revue du Lyonnais*, vol. 23, 1861.

65 Léopold Niepce, *Rapport au ministre sur les archives de la ville de Lyon*, 1874.

expose ces projets. L'idée de conserver les restes architecturaux du Vieux Lyon, et plus largement celle d'exalter l'histoire de la ville, ne peut qu'être attirante pour l'équipe de la *Revue du Lyonnais*.

Puis, à la fin du siècle, sont érigés ces monuments au Lyon d'antan que sont les ouvrages d'Emmanuel Vingtrinier, neveu d'Aimé et rédacteur en chef de *L'Express*, quotidien lyonnais qui surprend par son mélange de modération et d'opinions réactionnaires. Dans ces évocations des siècles passés que sont le *Lyon de nos pères* (1901) ou les *Vieilles pierres lyonnaises* (1911), la référence aux quartiers de la rive droite de la Saône est désormais omniprésente dans l'iconographie et le texte<sup>66</sup>. À cause de la disparition des autres parties du Lyon ancien, les quartiers du pied de la colline sont devenus définitivement le lieu où se déploie l'historiographie conservatrice de Lyon. Dans ce chant d'amour à la petite patrie que sont les ouvrages d'Emmanuel, on retrouve les thèmes exprimés par son oncle Aimé Vingtrinier et ses compagnons de la *Revue du Lyonnais* : un passé idéalisé, ou le Beau régnait, assuré de son intangibilité par un ordre social stable et idyllique, voilà ce que signifient les vieux quartiers de Lyon.

Cependant, l'approche de ces thèmes est désormais accompagnée par deux caractéristiques qui distinguent ce moment particulier de l'historiographie conservatrice du Vieux Lyon que constituent les ouvrages de Vingtrinier. Par rapport aux soucis généraux des Saint-Olive et consorts une quarantaine d'années auparavant, les positions de E. Vingtrinier sont beaucoup plus locales. L'évocation du passé à travers les sites des quartiers de la rive droite de la Saône sert avant tout à évoquer la « physionomie morale, physique et pittoresque » de la ville, à justifier « l'âme lyonnaise », le caractère local. C'est donc avant tout à l'exaltation des racines lyonnaises que se consacre E. Vingtrinier. Cela ne signifie pas qu'il renonce à atteindre aux buts de préservation des idées « saines et conservatrices » chères à Saint-Olive. Bien au contraire, il souligne à maintes reprises qu'écouter la voie des pierres c'est aussi apprendre à respecter les traditions d'antan, et les sains principes de l'intemporel caractère lyonnais. Cependant, l'expression de cette référence au passé transite par la référence à la patrie, grande et petite. C'est là une valeur relativement consensuelle, ce qui reflète finalement le choix de Vingtrinier qui ne s'engage pas comme ses prédécesseurs sur le chemin de la polémique avec les partisans du progrès. Mieux encore, il intervient franchement dans les débats de l'aménagement urbain contemporain, là où les écrivains de la *Revue du Lyonnais* des années 1850 à 1880 se contentaient de faire barrage. La conclusion des *Vieilles pierres lyonnaises* est à cet égard exemplaire. Citant Camillo Sitte et John Ruskin, Emmanuel Vingtrinier y plaide pour le respect des vieux quartiers et le

66 Dans les *Vieilles pierres lyonnaises* d'Emmanuel Vingtrinier, un des ouvrages-clés du culte du Lyon ancien au début du siècle, 20 des 30 illustrations concernent des lieux (monuments, paysages) de la rive droite de la Saône, dont cinq des vieilles maisons « ordinaires » du Vieux Lyon.

développement des villes selon des schémas prévus à l'avance par des plans d'extension. Bien sûr, là encore la référence éthique n'est pas loin. Sitte, dans son *Der Städtebau nach seinen künstlerischen Grundsätzen*, se réfère constamment à « l'idéal » et aux « principes » pour justifier ses choix et ses aversions<sup>67</sup>. Mais cette référence à un urbanisme plus humain qui s'adresse à tous, ces louanges à la diversité et à l'originalité architecturale et ce prêche constant pour la patrie<sup>68</sup> favorisent un rapprochement avec d'autres sensibilités politiques. En attendant, on peut constater que lentement, l'utilisation du Vieux Lyon pour magnifier des principes philosophiques et politiques décroît, jusqu'à en faire lentement un lieu de consensus, sur la base de l'esprit de localité et du particularisme lyonnais.

Un tel mouvement est sensible aussi dans des branches de la création littéraire autres que l'érudition. Dans la fiction, on retrouve les grands traits qui ont été successivement évoqués ci-dessus, avec peut-être quelques décalages. L'identification idéologique du quartier aux sains principes est très marquée dans le courant des années 1890 et au début du XX<sup>e</sup> siècle. C'est à ce moment que l'écrivain lyonnais Joseph Berthet, plus connu sous son pseudonyme d'Esquirol, peut dans *À mi-côte* parler de son amour pour Lyon,

non pour l'affreux Lyon « rue de la République », qui sans avoir le chic de Paris ou l'animation joyeuse de Marseille reproduit toutes les banalités de l'un ou de l'autre, mais pour le Lyon « vieux quartiers », pour le Lyon « place Saint-Jean, colline de Fourvière », pour le Lyon « ville mystique »<sup>69</sup>.

Dans ce roman et dans ses autres publications (*Cherchons l'hérétique*, *Petits et gros bourgeois*), les vieux quartiers de la rive droite de la Saône font partie d'un grand ensemble mystique et religieux, qui s'étend du haut de la colline jusqu'aux berges de la Saône. Noël Mayeul dans *Le lieutenant Vandeins* en 1900 est tout aussi explicite. Son héros, de retour d'Afrique où il a su garder l'âme pure, se promène avec délice dans les rues de Saint-Jean où il a été élevé. Il constate que le quartier respire toujours l'atmosphère mystique d'autrefois : « tout y parlait de dévotion à l'âme », le silence, les niches de statues, les pas feutrés et le fronton des églises en passant par la patine des façades des maisons.

Que se produise un peu avant la guerre un adoucissement de cet engagement des vieilles pierres au service d'une cause politico-philosophique

67 Camillo Sitte, *Der Städtebau nach seinen künstlerischen Grundsätzen* (l'édition originale autrichienne date de 1899).

68 Les *Vieilles pierres lyonnaises* se concluent d'ailleurs par une phrase de Ruskin qui proclame que plus la patrie sera belle, plus on l'aimera.

69 Joseph Esquirol, *À mi-côte*, Paris, Stock, 1891. L'auteur, un fortuné rentier lyonnais célibataire, est patronné par Joris-Karl Huysmans, qui vient d'écrire son *Là-bas* dont l'action se passe à Lyon.



n'occulte néanmoins jamais la permanence de cette incarnation par le Vieux Lyon de ces qualités de tradition, de foi, de Beau. À travers l'évocation des quartiers de la rive droite de la Saône par des hommes aux engagements politiques et religieux conservateurs, c'est à la défense d'une immanence et d'une pérennité de la foi lyonnaise que le lecteur est convié.

C'est en partie pour réagir à cette esquisse de monopole de la définition de la représentation sociale dominante des vieux quartiers de la rive droite de la Saône que les érudits libéraux et républicains s'attachent petit à petit à l'évocation des richesses artistiques du Vieux Lyon. C'est aussi et bien sûr parce qu'il est sensible à la place dans l'histoire lyonnaise de ces espaces qu'Auguste Bleton fait la part belle aux quartiers de la rive droite de la Saône dans *À travers Lyon* de 1887, et plus encore dans son *Lyon pittoresque* de 1896. Mais c'est sans nostalgie excessive qu'il se livre lui aussi à l'évocation des riches heures de Saint-Jean et Saint-Paul, et dresse un nouveau portrait d'un Lyon qui s'en va. « Chaque génération obéit à des conceptions et à des besoins différents », écrit dans la préface de son *Lyon pittoresque* Jules Coste-Labaume, conseiller municipal radical du 1<sup>er</sup> arrondissement de Lyon et collaborateur du *Lyon-Républicain*, un des journaux républicains de la ville<sup>70</sup>. Mais si l'amour de Lyon, l'exaltation de la particularité locale et la dévotion à une « âme lyonnaise » existent chez lui comme chez Saint-Olive ou les Vingtrinier, c'est surtout au travail que cette âme lui semble dévolue<sup>71</sup>. Aussi ses évocations des vieux quartiers ne se font pas sans rappeler le passé industriel de Saint-Georges, illustré par la présence des vieux canuts de la montée du Gourguillon. De ceux-ci, il écrit même qu'ils ont gardé des traditions plus pures qu'ailleurs, parce que leur quartier délaissé est resté à l'écart des influences extérieures.

Autre différence majeure, les ressorts de la mise en valeur des quartiers du Lyon de la Renaissance. Il est d'abord à souligner qu'elle se fait sur les qualités esthétiques du lieu, sans allusion à sa dimension religieuse. Chez Bleton, le silence du quartier est un signe de sa décrépitude, et non pas une incitation au recueillement. Le *Lyon pittoresque* évite aussi soigneusement toute référence à la basilique de Fourvière nouvellement construite par un groupe de catholiques pugnaces sur la colline qui surplombe le Vieux Lyon<sup>72</sup>. À travers le Vieux Lyon de la rive droite de la Saône, c'est l'idéo-

70 Auguste Bleton, *Lyon pittoresque*, Lyon, Bernoux et Cumin, 1896.

71 Voir par exemple, dans Auguste Bleton, *À travers Lyon*, Lyon, Dizain et Richard, 1887, son évocation du « génie du travail et de la ténacité », p. 293.

72 Dans l'ouvrage cité en note précédente, le même auteur décriait la nouvelle basilique, et critiquait même le panorama sur la ville pris depuis Fourvière. Il insistait d'autre part sur le fait qu'il existait deux Fourvière, celui du pèlerin et celui de l'archéologue, comme pour se permettre de présenter le second en délaissant le premier. Enfin on peut remarquer que Coste-Labaume s'essaye dans sa préface à modifier une des formules types de l'attachement à la localité pour en gommer la référence à Fourvière. De nombreux auteurs se plaisent en effet à dire que le Lyonnais peine à s'éloigner « du clocher de Fourvière ». Coste-Labaume reprend la formule ainsi : « s'éloigner du dôme de l'Hôtel de Ville ou du clocher de Saint-Jean ».

logie républicaine (par l'exaltation d'une ville de travail, la définition d'un esprit local tourné vers le gouvernement démocratique) qui reprend pied dans le « Lyon religieux ». Cela est particulièrement sensible dans l'esprit qui préside à la mise en place par le Conseil Municipal de la Commission du Vieux Lyon.

L'idée de créer un musée historique à Lyon est dans l'air depuis les années 1870, comme on l'a vu plus haut. L'idée de créer une commission permanente apte à conseiller l'exécutif local sur les destructions de bâti ou les modifications de paysage avait elle aussi été évoquée dans les années 1850. C'est tout ce courant d'idées et de projets qui se transforme en actions au tournant du siècle. En mars 1898, 21 conseillers municipaux de toutes opinions déposent une proposition

pour la nomination d'une commission qui serait chargée de recueillir les vestiges du Vieux Lyon, d'en dresser l'inventaire, de vérifier leur état actuel, de les maintenir ou de les améliorer, de recueillir enfin, par la photographie ou d'autres moyens, ceux qui sont appelés à disparaître sous l'action du temps, ou par suite des grands travaux qui seront entrepris prochainement<sup>73</sup>.

C'est chose faite le 3 mai 1898, lorsque dix conseillers municipaux et douze personnalités extérieures sont appelés par un arrêté du maire à faire partie de la « Commission archéologique du Vieux Lyon ». Les personnalités extérieures sont marquées par leurs liens avec l'administration et leur républicanisme. L'absence des érudits ouvertement « conservateurs » que sont les Vingtrinier, André Steyert ou Léon Galle est notable même si deux conseillers municipaux de droite sont présents. Le premier compte-rendu de travaux dressé par la Commission du Vieux Lyon en 1902 permet de saisir les différences entre l'entreprise municipale et républicaine de mise en valeur des vieux quartiers et les écrits analogues des érudits conservateurs<sup>74</sup>. Ce rapport cerne les limites de cette action municipale en faveur des vestiges artistiques :

[L]'art a le droit et le devoir d'être démocratique, c'est-à-dire de s'adresser au plus de monde possible, car l'art a besoin de plein air, et qu'en dehors des musées il est bon de multiplier les peintures, sculptures et enseignes, sur les maisons ou jardins publics. En un mot, l'art doit être mis à la portée du grand nombre<sup>75</sup>.

C'est donc dans une perspective démocratique, d'éducation et d'élévation

73 Procès-verbaux du Conseil Municipal, 22 mars 1898.

74 *Commission municipale du Vieux Lyon, compte rendu de ses travaux depuis sa création*, Lyon, Imprimerie nouvelle, 1902.

75 *Ibid.*, p. 8.

de la population que se fait cette sauvegarde, c'est-à-dire en opposition aux rêves nostalgiques et élitistes des érudits conservateurs lyonnais. L'auteur du rapport souligne d'ailleurs cette opposition, en se félicitant que les efforts du Conseil Municipal pour la sauvegarde de tous ces vestiges se fassent « sans songer à faire revivre un passé à jamais disparu ». Pour les républicains, et plus particulièrement les socialistes du nouveau maire Victor Augagneur, la sauvegarde du Vieux Lyon est une promesse d'avenir et non pas un souffle de nostalgie.

Il ne faudrait pourtant pas oublier la puissante convergence des démarches des deux camps, sur le thème de l'exaltation de la localité et du particularisme lyonnais. Emmanuel Vingtrinier ou Auguste Bleton ont souvent des expressions bien proches sur ce thème. On a vu aussi que les écrits du neveu d'Aimé Vingtrinier marquaient une évolution dans le discours, avec l'abandon du ton très polémique qui était celui de ses prédécesseurs. Cette convergence ne suffit pourtant pas avant 1914 à masquer les oppositions qui existent sur l'attitude par rapport aux restes du Vieux Lyon. Et si elle permet traditionnellement aux hommes de cohabiter dans les institutions savantes ou lors des événements sociaux de la communauté érudite, elle laisse la place aux clivages dans certaines occasions. Emmanuel Vingtrinier lui-même ne manque d'égratigner implicitement la Commission du Vieux Lyon dans ses *Vieilles pierres lyonnaises*, tout en prenant garde de ne jamais la nommer, ni de faire allusion à ses actions. Ce n'est qu'après la guerre que la Commission devient, sans doute avec l'inflexion de la politique du maire Édouard Herriot, de plus en plus soucieux d'être un rassembleur, un lieu où se retrouvent côte à côte socialistes et conservateurs, érudits et universitaires. Les interprétations esthétiques du Vieux Lyon et les lignes politiques peuvent alors cohabiter, et le quartier perdre de son statut de marqueur partisan pour devenir un marqueur de rassemblement, bien commun censé appartenir à tous les Lyonnais.

Il est délicat de saisir les raisons de ces trajectoires différentes, et plus généralement des modifications des représentations sociales attachées à des espaces urbains. Faire la part des réactions à des mutations objectives des quartiers considérés et des résultats des efforts rhétoriques de ceux qui se livrent par leurs discours au travail social que nous venons d'évoquer est particulièrement malaisé. Mais ce serait simplifier inévitablement l'analyse que de tenter de faire une telle répartition. À l'évidence, le lien entre les modifications de la structure physique, sociale et économique et les mutations des représentations est incertain : l'image de l'Acropole de la soie s'installe à la Croix-Rousse quand les tisseurs la quittent, le thème du « plus lyonnais des quartiers » se développe dans un espace qui a globalement les mêmes caractéristiques sociales et économiques que celui qui supporte le thème du quartier révolutionnaire et dangereux, l'intégration de La Guillotière au territoire imaginaire de Lyon se produit dans les années 1930-1950 en un moment où le quartier connaît un fort afflux de population immigrée, le vieux Lyon est toujours aussi antique qu'avant quand il devient le

« Vieux Lyon ». Pour éviter ces relations simplistes entre réalité et image, il faut bien se dire que ces images sont des réalités potentielles, des sortes de *self-achieving prophecies*, qu'elles fabriquent du réel. Le concept de représentation sociale travaillé notamment par les psychologues sociaux<sup>76</sup> nous permet de comprendre comment existent et sont construits des modèles mentaux qui servent de schémas de référence aux groupes et aux individus. Ces schémas mentaux se construisent à partir de l'observation du contexte, et en perpétuelle interaction avec les événements, mais ils construisent aussi une nouvelle réalité ne serait-ce qu'en triant les informations recueillies postérieurement à leur constitution. Aussi est-ce une mauvaise question que de chercher ainsi à trier le vrai du factice, le réel de l'imaginaire, tant le réel n'existe socialement, c'est-à-dire dans sa perception par les individus et les groupes, que par la représentation qui en est faite<sup>77</sup>.

Pour comprendre ces modifications de l'image des quartiers, ces mutations dans la géographie morale de la cité, il faut les rattacher aussi à d'autres modifications qu'à celles de la composition sociale ou des mutations du bâti. Plus exactement, il faut se demander comment ces modifications matérielles entrent en écho avec des modifications dans les systèmes de classification des hommes et des faits, autrement dit quels sont les usages sociaux de ces modifications matérielles. C'est lorsque les formes socio-économiques incarnées par la Croix-Rousse (travail en atelier familial, coopératives, mutualisme) sont concurrencées à l'échelon national par des formes jugées plus dissolvantes (l'atelier industriel, le syndicat, le salariat) que le quartier gagne son cachet lyonnais et son rattachement à toute une tradition urbaine dont il devient le fer de lance. Barbare en 1835, l'ouvrier de la Croix-Rousse devient en 1889 « l'héritier des vieilles races ouvrières françaises » comme on l'écrit alors<sup>78</sup>. De la même manière, La Guillotière se voit rattachée au bloc signifiant de la ville dans l'entre-deux guerres, alors que s'affirment dans les communes de banlieue le modèle de la grande usine (le fabricant de camions Berliet à Vénissieux) ou des comportements politiques plus radicaux (le communisme à Vénissieux et Villeurbanne)<sup>79</sup>.

76 Pour un tour d'horizon, voir Denise Jodelet, dir., *Les représentations sociales*, Paris, Presses Universitaires de France, 1989.

77 Du moins lorsqu'il ne s'agit pas de reconstituer des chaînes événementielles mais des comportements sociaux, des attitudes mentales, des croyances, des systèmes d'attribution de sens. Dans le premier cas, il est évident que pareille affirmation sur le caractère artificiel de la distinction entre le vrai et le faux ne correspond pas à la séparation absolue qui existe entre ce qui est arrivé et ce qui n'est pas arrivé. L'oublier serait permettre d'aller à l'erreur (nier l'existence de Napoléon par exemple) ou à l'horreur (nier l'existence des camps nazis). Dans le deuxième cas, c'est au contraire chercher de démêler le vrai du faux qui conduit à la fois au contresens et la méconnaissance.

78 Édouard Aynard, « Lyon en 1889 », dans *Lyon à l'Exposition Universelle de 1889*, Lyon, Mougins-Rusand, 1889, p. 24.

79 Voir Marc Bonneville, *Naissance et métamorphose d'une banlieue ouvrière, Villeurbanne*, Lyon, Presses de l'Université de Lyon, 1980; Bernard Bouhet et Philippe Videlier, *Vénissieux de A à V*, Lyon, Presses de l'Université de Lyon, 1983.

Quant aux Brotteaux, la progressive fermeture de la nouvelle bourgeoisie industrielle ou financière donne à ce groupe une stabilité qui le rapproche des classes de la bourgeoisie traditionnelle de la terre, du négoce ou du barreau comme l'a montré Jean-Luc Pinol<sup>80</sup>. Le vieux Lyon sale devient pittoresque lorsque le bâti ancien est progressivement démoli par la rénovation urbaine, et que cette destruction semble sonner le glas de toute une structure sociale. D'une certaine manière, l'intégration des nouveaux quartiers de Lyon au territoire mental de la ville et de la société marque les étapes successives de ces mutations. Aussi l'intégration des nouveaux quartiers à la ville ne se réduit-elle pas à des intégrations matérielles telles que celles opérées par les réseaux (transport, eau, énergie, voirie), les équipements, les conditions de vie ou les types architecturaux. Il est aussi une part difficilement appréciable qui ressort d'autres phénomènes moins matériels qu'on peut appréhender à travers l'étude des représentations sociales dominantes concernant ces espaces et les populations qu'ils portent.

Ainsi toutes ces images socio-spatiales sont-elles à la fois des métaphorisation des mutations de la société du XIX<sup>e</sup> siècle face aux chocs de l'industrialisation et de l'urbanisation, mais aussi une manière de les réifier en les refusant ou en les apprivoisant. Il faut d'ailleurs multiplier les échelles d'analyse pour bien saisir toute la complexité de ces subtiles procédures par lesquelles hommes et groupes apprivoisent les changements du monde qu'ils provoquent. Les lignes qui précèdent se situent ainsi au niveau de mutations d'ordre général qui affectent un système économique-social qu'on peut nommer ici, par facilité, pré-industriel. Sans vouloir faire une analyse en termes de niveaux où tout viendrait s'imbriquer dans une pyramide hiérarchisée d'effets, on doit aussi s'interroger sur les mutations des conditions politiques propres au territoire national ou à la société locale. Ainsi, comme on l'a dit, c'est avec la création de nouveaux quartiers industriels à l'est de la ville que se fait le glissement qui érige la Croix-Rousse en conservatoire de vertus ouvrières et sociales en voie de disparition, en même temps que cela est rendu possible par une conjoncture politique qui fait du chef d'atelier indépendant non plus un adversaire du régime censitaire mais un soutien pour une démocratie et par une angoisse locale sur le devenir d'une cité vouée depuis deux siècles à l'art et au commerce de la soie et désormais en butte à une concurrence de plus en plus agressive. Pour le Vieux Lyon, on voit bien aussi qu'il faut non seulement prendre en compte les modifications du goût et l'affectation d'une nouvelle valeur sociale et esthétique à l'ancien, mais encore l'essor du mouvement d'érudition dans la France de la Monarchie de Juillet, l'acuité des luttes de parti tant au niveau national que municipal, mais aussi les enjeux locaux du contrôle symbolique et pratique des espaces urbains au sein de l'intrication qui unit pratiques, groupes et espaces. Ainsi finalement c'est à tout l'ensemble des procédures

80 Pinol, *Mobilités et immobilisme*.

de définition des collectifs que renvoie la géographie morale de Lyon au XIX<sup>e</sup> siècle : à travers ces glissements, ces changements radicaux qui affectent non seulement l'image des quartiers mais surtout les hommes qui les habitent, c'est l'ensemble des procédures subtiles de l'ingénierie sociale savante et commune qui se donne à lire dans son travail d'invention perpétuelle de ce qu'est le groupe national, le groupe social, le groupe communal, le groupe de quartier. Les représentations sociales en cours sur les quartiers d'une grande ville française au XIX<sup>e</sup> siècle peuvent ainsi permettre de traquer les débats sur l'identité de ces groupes, sur tout ce qui se joue pour définir ce qui les rassemble, ce qui les différencie des autres et ce qui fonde leur pérennité. Aussi s'y intéresser rappelle qu'il ne s'agit pas de faire de l'histoire des représentations, ou urbaine, ou culturelle ou que sais-je encore, mais de l'histoire. Et c'est bien ainsi.